

Chapitre 7

Sur les inconvénients de la grandeur

1. Puisque nous ne pouvons l'atteindre, vengeons-nous en disant du mal de la « grandeur ». Et après tout, ce n'est pas tout à fait médire de quelque chose que d'y trouver des défauts : il y en a en toutes choses, si belles et désirables qu'elles soient. En général, la grandeur a cet avantage évident de se rabaisser quand cela lui plaît, et d'avoir à peu près le choix entre l'une ou l'autre des apparences. Car on ne tombe pas de n'importe quelle hauteur ! Il en est dont on peut descendre sans tomber, et ce sont les plus nombreuses... Cette grandeur, il me semble bien que nous la faisons trop valoir, et trop valoir aussi la résolution de ceux que nous avons vu prétendre ou dont nous avons entendu dire qu'ils l'avaient méprisée, ou qu'ils s'en étaient défaits de leur propre chef. Après tout, elle n'offre pas d'avantages si importants que la refuser soit une chose extraordinaire. Si je trouve bien difficile de supporter nos maux, se contenter d'une destinée médiocre et renoncer à la grandeur ne me semblent pas demander de gros efforts. C'est une vertu à laquelle, moi qui ne suis qu'un homme quelconque, je pourrais parvenir sans beaucoup de difficulté, il me semble. Mais que dire de ceux qui veulent tirer parti de la gloire qui accompagne un tel refus ? Elle peut receler plus d'ambition encore que le désir même de la grandeur et de ses plaisirs... D'autant plus que l'ambition ne se dirige jamais mieux, selon moi, que par une voie détournée et peu fréquentée.

2. J'aigüise mon courage par la patience, et je l'affaiblis par le désir. J'ai autant de souhaits qu'un autre, et je leur laisse

autant de liberté et de démesure ; mais pourtant, il ne m'est jamais arrivé de souhaiter un empire ou la royauté, pas plus que la grandeur de ces hautes destinées vouées à diriger. Je ne vise pas de ce côté-là : je m'aime trop. Quand je songe à m'élever, c'est petitement, d'une croissance restreinte et frileuse, pour moi personnellement, en fermeté, en sagesse, en santé, en beauté et aussi en richesse. Mais ce crédit, cette autorité si puissante, écrase mon imagination. Et à l'inverse de César, j'aimerais peut-être mieux être deuxième ou troisième à Périgueux que premier à Paris. Et du moins, sans mentir, plutôt troisième que premier dans les plus hautes fonctions à Paris. Je ne veux pas plus avoir à discuter avec un huissier comme un misérable inconnu que voir s'écarter la foule sur mon passage en signe d'adoration. Je suis habitué à un rang moyen, par le fait du hasard mais aussi par goût, et j'ai montré dans la conduite de ma vie et de mes entreprises que j'ai plutôt évité de sauter par-dessus la condition dans laquelle Dieu m'a fait naître. Tout ce qui vient naturellement est à la fois juste et simple.

3. J'ai l'âme tellement timorée que je ne mesure pas un sort favorable selon son importance, mais selon sa facilité. Mais si je n'ai pas le cœur assez gros, je l'ai en revanche plutôt ouvert, et il m'enjoint de proclamer hardiment sa faiblesse.

4. Si je devais comparer deux vies, celle de L. Thorius Balbus, galant homme, beau, savant, en bonne santé, fin connaisseur en toutes sortes d'agrément et de plaisirs, menant une vie tranquille et bien à lui, l'âme bien préparée devant la mort, la superstition, les douleurs, et autres inconvénients de la condition humaine, et qui est mort à la guerre, les armes à la main pour la défense de son pays, d'une part ; et d'autre part celle de M. Régulus, aussi noble et altière que chacun la connaît, avec sa fin admirable ; l'une sans nom, sans éclat, l'autre exemplaire et admirablement glorieuse, j'en dirais certainement ce qu'en a dit Cicéron¹, si je savais le dire aussi bien que lui. Mais s'il me fallait les appliquer à la mienne, je dirais alors que la première est autant à ma portée et selon mes aspirations (que je calque sur mes possibilités) que la seconde en est éloignée. Qu'à celle-ci je ne puis atteindre que par admiration, mais que je parviendrais

1. Dans *De finibus* [15] II, 20 Cicéron prenait parti pour Régulus.

facilement à l'autre par la pratique. Mais revenons à la grandeur temporelle, d'où nous étions partis.

5. J'ai une grande aversion pour l'autorité, autant pour l'exercer que pour la subir. Otanès, l'un des sept qui avaient le droit de prétendre au royaume de Perse, prit un parti que j'aurais pris moi-même volontiers : il abandonna en faveur de ses compagnons son droit à pouvoir y parvenir par élection, ou par le tirage au sort, pourvu que lui et les siens puissent vivre dans cet empire sans avoir à subir aucune autorité ni sujétion, sauf celles des lois antiques, et qu'ils y disposeraient de toutes les libertés qui ne seraient pas contradictoires avec ces dernières. Il ne supportait ni de commander, ni d'être commandé.

Hérodote
[33], III,
83-84.

6. Le plus ardu, le plus difficile métier du monde, à mon avis, c'est d'exercer dignement celui de roi. J'ai plus de mansuétude envers leurs fautes qu'on n'en a couramment, en considération du poids écrasant de leur charge, qui me frappe. Il est difficile de garder la mesure quand on dispose d'une puissance aussi démesurée. Toujours est-il que pour ceux qui ne sont pas spontanément les meilleurs, c'est une formidable incitation à la vertu que d'occuper une telle place, où il n'est rien de ce que vous pouvez faire qui ne soit consigné et pris en compte, où le moindre bienfait s'applique à tant de gens, et où votre habileté, comme celle des prêcheurs, s'adresse surtout au peuple, juge peu rigoureux, facile à duper, facile à contenter. Il y a peu de choses sur lesquelles nous pouvons porter un jugement sincère, parce qu'il y en a peu dans lesquelles nous n'avons en quelque façon un intérêt personnel. La supériorité et l'infériorité, l'autorité et la sujétion, sont naturellement exposées à la jalousie et à la contestation : il est inévitable qu'elles s'affrontent et se pillent sans cesse. Ce que dit l'une de l'autre, je ne le crois pas du tout : laissons parler la raison à ce propos, elle qui est inflexible et impassible, quand nous pourrions en finir avec cela. Je feuilletais il y a moins d'un mois deux livres écossais qui s'opposent sur ce sujet : le livre populaire² attribué au roi une condition pire que celle d'un charretier, et le monarchique le place quelques coudées au-dessus de Dieu en puissance et en souveraineté.

*Le métier de
Roi*

2. Celui de Buchanan, *De jure regni apud Scotos*, paru en 1579. L'autre livre est celui de Blackwood : *Adversus Georgi Buchani dialogum...*(1588).

7. Or voici en quoi consiste l'inconvénient de la grandeur, et je veux le souligner ici, car je viens récemment d'en faire l'expérience. Il n'est peut-être rien de plus plaisant dans les relations entre les hommes que les assauts³ auxquels nous nous livrons les uns contre les autres, pour faire compétition d'honneur et de valeur, que ce soit dans les exercices du corps ou dans ceux de l'esprit, et dans lesquels la grandeur souveraine ne prend vraiment aucune part. Et en vérité, je trouve que souvent, par respect, on y traite les princes de façon dédaigneuse et injurieuse. Car ce dont je m'offusquais énormément dans ma jeunesse, à savoir, que ceux qui m'affrontaient évitaient de s'y employer tout à fait, parce qu'ils m'en trouvaient indigne, c'est pourtant ce qui leur arrive tous les jours maintenant, chacun se jugeant indigne de se battre contre eux. Si on s'aperçoit qu'ils ont tant soit peu d'intérêt à la victoire, il n'est personne qui ne s'efforce de la leur donner, qui n'aimerait mieux trahir sa réputation plutôt que d'offenser la leur, et on ne met à lutter contre eux qu'autant d'efforts qu'il est nécessaire pour servir leur honneur. Quelle part ont-ils dans une joute où tout le monde est de leur côté? Il me semble voir ces paladins du temps passé, se présentant aux joutes et aux combats avec des pouvoirs magiques et des armes enchantées... Brisson, courant contre Alexandre, fit seulement semblant, et ce dernier le lui reprocha, mais il aurait dû lui faire donner le fouet! Carnéade disait que les enfants des princes n'apprennent rien correctement si ce n'est à manier les chevaux, puisque dans tout autre exercice, chacun s'aplatit devant eux et s'arrange pour qu'ils gagnent; mais un cheval n'est ni flatteur ni courtisan, et jette le fils du roi à terre comme il le ferait pour le fils d'un trimardeur. Homère a été forcé d'admettre que Vénus soit blessée pendant la guerre de Troie, elle si douce, si sainte, et si délicate, pour pouvoir lui donner ainsi du courage et de l'audace, qualités dont ne peuvent se targuer ceux qui sont à l'abri de tout danger. On montre des dieux coléreux, peureux, jaloux, souffrants, fuyants, emportés par la passion, pour leur faire honneur des vertus qui prennent naissance chez nous de ces défauts-là.

3. On peut remarquer que Montaigne emploie ici le mot « *essays* », et que dans l'édition de 1595, le prote a trouvé normal de voir une majuscule à ce mot... par confusion probablement avec le titre de l'ouvrage!

8. Qui ne s'expose au danger et aux difficultés ne peut prétendre récolter les honneurs et les satisfactions qui en découlent. C'est pitié d'être si puissant que tout ce qui arrive cède devant vous : votre destin vous rejette loin de toute société et de vos amis, il vous place bien trop à l'écart de tout. Cette aisance, cette facilité bien commode de pouvoir tout faire plier devant soi est en fait l'ennemie de toute sorte de plaisirs : ce n'est pas marcher, c'est glisser ; c'est dormir et ce n'est pas vivre. Imaginer un homme doué d'omnipotence, c'est le plonger dans un abîme : il devra vous réclamer comme une aumône des empêchements et de la résistance. C'est dans le manque qu'il trouve son existence et sa satisfaction⁴.

9. Les qualités des puissants sont comme perdues, mortes, car elles ne s'éprouvent que par comparaison, et on les met en dehors de toute comparaison possible : ils connaissent peu ce qu'est la véritable louange, étant soumis à une continuelle et uniforme approbation. Ont-ils affaire au plus sot de leurs sujets ? Ils n'ont aucun moyen de prendre l'avantage sur lui. Car celui qui dit « c'est parce que c'est mon roi » considère qu'il a tout dit, qu'il a ainsi lui-même contribué à sa défaite. La qualité de roi étouffe et éteint les autres, celles qui sont vraies et essentielles : elles sont enfouies dans la Royauté, et celle-ci ne leur laisse pour se faire valoir que les actes qui la touchent directement et qui lui servent, c'est-à-dire les devoirs de la charge souveraine. Être roi est quelque chose de tellement grand, qu'on n'existe plus qu'en tant que roi. Cette lueur extraordinaire qui l'entourne le cache et le dérobe à nous : notre vue s'y brise et s'y disperse, noyée et arrêtée qu'elle est par cette lumière éclatante. Le Sénat attribua à Tibère le prix d'éloquence : il le refusa, estimant qu'il n'aurait pu éprouver du plaisir d'un jugement aussi peu libre, quand bien même il eût été justifié⁵.

10. Comme on leur accorde tous les avantages honorifiques, on justifie du même coup leurs défauts et leurs vices, et on les y conforte : non seulement parce qu'on les admet, mais parce qu'on les imite. Chacun des membres de l'entourage d'Alexandre por-

4. Sur l'« exemplaire de Bordeaux », Montaigne avait d'abord ajouté en marge (f° 404 v°) « un mal est a son tour un bien pour l'homme et un bien un mal » ; mais ceci a été biffé.

5. Tiré de Tacite [87], II, 83. Mais Montaigne « arrange » un peu...

taît, comme lui, la tête penchée de côté. Et les flatteurs de Denys l'Ancien se bousculaient et trébuchaient en renversant ce qui se trouvait devant eux pour montrer qu'ils avaient une vue aussi mauvaise que la sienne. Même les infirmités ont parfois servi de moyen pour obtenir des recommandations et des faveurs: j'ai vu la surdité employée à cette fin. Plutarque raconte avoir vu des courtisans répudier leur femme, qu'ils aimaient pourtant, parce que leur maître détestait la sienne. Pire encore: on a vu la paillardise et la vie dissolue être en faveur, tout comme la déloyauté, les blasphèmes et la cruauté, l'hérésie, la superstition, l'irréligion, la mollesse et pire encore – s'il peut y avoir pire. Les flatteurs de Mithridate, parce que leur maître revendiquait l'honneur d'être un bon médecin, lui offraient leurs membres à inciser et cautériser. Mais il y a encore plus grave: ceux qui acceptent de faire cautériser leur  me, partie plus délicate et plus noble!

11. Et pour achever par où j'ai commencé: l'Empereur Adrien débattait avec le philosophe Favorinus de l'interprétation de quelque mot, et Favorinus le laissa bientôt triompher; comme ses amis le lui reprochaient, il dit: « Vous vous moquez! Comment voudriez-vous qu'il ne soit pas plus savant que moi, lui qui commande à trente légions? ». Auguste écrivit des vers contre Asinus Pollion⁶: « Quant à moi, dit Pollion, je me tais; ce ne serait pas très sage d'écrire contre celui qui peut me proscrire. » Et ils avaient raison. Car Denys, parce qu'il ne parvenait pas à égaler Philoxène comme po te, ni Platon dans ses ouvrages, condamna l'un aux carrières et fit vendre l'autre comme esclave dans l' le d' gine.

6. Orateur, po te, historien et même consul (en 40 av. J.-C.).